

Paris -  
Casablanca -  
Cannes 1954

# LE THEATRE A PARIS

A la Comédie Française

## LES CAVES DU VATICAN d'André GIDE



André GIDE

**O**N raconte que M. André Gide fut récemment reconnu dans un restaurant par un client qui alerta le patron, plus instruit de cuisine que de littérature;

si bien que celui-ci présenta à l'illustre vieillard, dont il avait mal compris le nom, le livre d'or de la maison avec ces mots qui voulaient être admiratifs : « Oh Monsieur Gibbs, comme je suis heureux et flatté... ». La suite qui ne m'a pas été racontée pourrait s'imaginer ainsi : M. André Gide qui, ce jour-là, n'avait décidément pas de chance puisqu'il venait de lire les articles de MM. Kemp, Lemarchand, Ambrière et Gabriel Marcel avautant consacrés à ses Caves. Écrivit d'une plume accablée, mais toujours malicieuse et mystificatrice : « Pour vous raser, n'emplissez plus le savon Gibbs, allez aux Caves du Vatican ».

Tout de sévérité est-elle justifiée ? Est-il vrai que certains « claudéliens » en voudraient à Gide d'avoir trouvé avec Les Caves l'occasion d'une parodie de l'Otage, joué actuellement sur la même scène ? La Comédie-Française est une maison où l'on parle facilement de « cabale ».

Nous sommes ici sans parti pris. Mais il a bien fallu que la première représentation donne une pénible impression de longueur pour que l'auteur et le metteur en scène (Jean Meyer) aient aussitôt accepté (ou décidé) d'importantes coupures qui englobèrent un interprète, deux décors, un entr'acte et quelques fragments de scènes.

Nous avons vu Les Caves avec les 17 tableaux et décors qui en subsistent après cet élagage. La première partie nous a paru courte et nous nous y sommes assez amusés. Mais l'ennui vient ensuite très vite. Impression confirmée par la salle dont les applaudissements furent beaucoup plus nourris à la fin de la première partie qu'au baiser final du rideau.

Jusqu'au bout, cependant, certaines scènes, prises séparément, ne manquent pas de drôlerie. Les décors de Jean-Denis Malclès ne cessent de nous ravir ; les changements fait

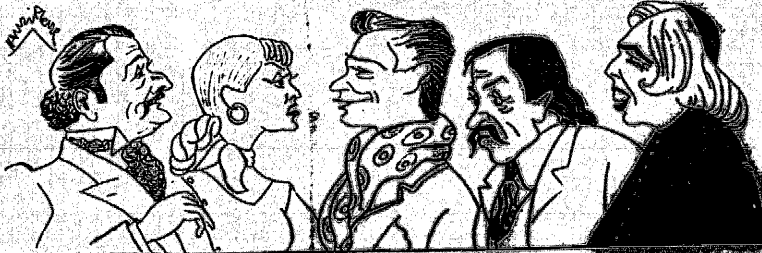
merveille : c'est du Châtelet raffiné. L'intrigue est nourrie et même assez touffue, car elle est double ; la mystification de Protos d'une part, le personnage de Lafcadio et son « acte gratuit », d'autre part, constituent deux sujets qui s'imbriquent sans être indispensables l'un à l'autre. Les personnages de théâtre ne manquent pas et chacun est excellentement servi par les meilleurs éléments de la Maison ; mais ils ne résistent pas au procédé de découpage cinématographique à ce véritable hachis antithé-

lorsque la Compagnie de Saint-Etienne, dans un bon style de marionnettes, nous donna La Cigogne ; et les rocambolesques aventures dont Protos est le Deus ex machina (pour extorquer de l'argent à des bourgeois bien-pensants, il leur a fait croire que le Pape a été incarcéré par les Francs-Maçons et remplacé par un imposteur), les déguisements successifs qu'il utilise pour mener à bien son entreprise nous font penser au Beau, De Gide « le subtil » à Lapiche, Paul Féval et autres « crustacés » — pour nous référer à la classification de Protos — telle est la rançon de cette simplification cinématographique théâtrale. Ce ne sont donc pas les claudéliens, mais bien les plus fervents admirateurs de Gide qui pourraient lui en vouloir de cet abaissement.

Al total, on peut se demander si une telle entreprise méritait tant de soins dispendieux. Deux actes qui ne seront pas gratuits pour le budget du Français, au

tral. Lafcadio n'a presque pas de texte ; et ses états d'âme, ses monologues intérieurs nous sont traduits par le truchement d'un disque et d'un haut-parleur. S'il plaisait à André Gide de donner vie aux personnages des Caves et de courir la redoutable épreu-

### TEXTE ET DESSIN de HENRI-PIERRE



HENRI ROLLAN, JEANNE MOREAU, ROLAND ALEXANDRE, GEORGES CHAMARAT et JEAN MEYER.

ve d'une transposition, mieux eut valu s'adresser tout de suite au cinéma. Ce n'est pas une pièce qu'on nous propose, mais une série d'illustrations qui, pour luxueuses qu'elles soient, n'en deviennent pas moins fastidieuses.

Le plaisir que nous éprouvons pendant la première partie est de la même qualité que celui que nous trouvâmes, cet été,

moment où la politique des économies va conduire notre théâtre national à opérer quelques coupes sombres parmi ses pensionnaires.

Nous avons dit tout le bien qu'il fallait penser des interprètes. Il faut au moins citer les principaux : Henri Rollan fait une savoureuse composition de Julius de Baragliou, écrivain moralisateur, sans talent et par

de Lafcadio. Jeanne Moreau est remarquable en Carola, la petite prostituée au cœur tendre et à l'âme généreuse ; Jean Meyer prend un plaisir évident dans les exercices de transformations vestimentaires et pileuses de Protos-Frégoli ; il faudrait encore citer Georges Vilray (Anthime), René Pature (Genevieve), Andrée de Chauveron (Annie), Berthe Bovy (Marguerite), Jean Yonnel (Juste Agenor de Baragliou).

Pour ses débuts, Roland Alexandre est Lafcadio. Il en a la désinvolture, sinon l'insolence ; mais ce jeune comédien est mûri d'une sorte de pureté romantique qui ne s'accorde pas tout à fait à l'idée que nous nous faisons de l'éphébe aux grâces équivoques, agacées, pour la beauté du geste, d'Amédée Fleurissoire ; du moins, et bien qu'il n'ait que peu de choses à dire, sa seule présence, son élégance, son style, nous prouvent quelle erreur fut commise il y a deux ans lorsqu'on oubli (\*) d'engager au Français ce premier prix de Conservatoire ; c'est un poulain de race dans l'écurie de Pierre-Aimé Touchard.

Souhaitons tout de même qu'un succès de cur wité vienne récompenser tant ce talent et d'efforts valeureux. Et puisse ce spectacle inciter ceux qui l'ont vu, à lire ou à relire une des œuvres les plus attachantes d'André Gide. Cette illustration n'y ajoute rien, pas plus qu'elle n'était nécessaire au prestige et à la gloire de son auteur.